

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Yves CRETТАZ

La notion de dérangement

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 27-31

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La notion de dérangement

1. La pensée contemporaine oscille entre deux pôles : l'objectivité et le sens de l'existence du moi. Cette tension explique l'apparition de nouvelles méthodes philosophiques qui modifient la présentation du donné mais aussi la manière de poser la question fondamentale, qui suis-je ? Dans ce sens on trouve chez Sartre la distinction entre le concept et la notion. « Scientifique impliquerait une rigueur de concepts. Philosophe, j'essaie d'être rigoureux par des notions... Un concept est une définition en extériorité et qui, en même temps, est atemporelle ; une **notion**, selon moi, est une définition en intériorité, et qui comprend en elle-même non seulement le temps que suppose l'objet dont il y a une notion mais aussi son propre temps de connaissance. » (*Le Monde*, 14 mai 1971.) Le souci de dépasser l'objectivité scientifique pour la retrouver transfigurée par son rapport avec le drame de la vie inspire encore Paul Ricœur : « Les notions dont nous usons, telles que motivation, remplissement d'un projet, situation, etc., sont les index d'une expérience vive qui nous baigne, plutôt que les signes de la maîtrise que notre intelligence exercerait sur notre condition d'homme. » (*Le Volontaire et l'involontaire*, Aubier, 1950, p. 20.) La région des index rationnels de l'existence est décrite par la phénoménologie, « ligne de crête qui sépare l'effusion romantique et l'intellectualisme sans profondeur. » (ibid.) S'il est vrai que l'on ne peut vivre de concepts, se nourrir de notions peut enrichir.

2. Chaque époque a son propre dynamisme. Il est certainement trop tôt pour caractériser rigoureusement la nôtre. Toutefois, il semble bien qu'une de ses constituantes soit le bouleversement, le **dérangement**. L'illustration par l'exemple est inutile ici ; elle se trouve abondamment ailleurs.

La notion de dérangement peut être approfondie sous différents aspects. Elle désigne d'abord un processus physique et physiologique. Elle peut se comprendre encore dans un sens psychique. Autrui peut enfin m'inciter à changer l'ordre dans lequel je vis.

3. Avant de suivre le mouvement concentrique de la notion de dérangement, arrêtons-nous au **concept**. Les trois éléments suivants devraient se trouver dans la définition :

- A. un ordre primitif du moi ;
- B. une influence, une excitation, un stimulus du moi et de l'ordre primitif par un non-moi ;
- C. un ordre nouveau du moi proposé ou imposé par le non-moi.

D'un point de vue synthétique, on constate, d'une part, la présence d'un moi et d'un non-moi et, d'autre part, le changement d'une situation. J'omets volontairement, à ce stade de la réflexion, la possibilité pour le sujet libre d'une résistance — parfois légitime, toujours significative — à l'excitation venant de l'extérieur. De même, tout jugement de valeur sur la qualité du changement n'a pas sa place dans l'analyse du processus objectif du dérangement. Ainsi il n'est pas scientifique de dire que l'enfant qui dérange l'ordre de sa chambre la met en dés-ordre. Peut-être ne fait-il qu'instaurer son ordre à lui.

4. Je passe rapidement sur le niveau **mécanique** du dérangement. Le joueur de billard connaît spontanément et naïvement, au sens de Husserl, les lois fondamentales du changement de place d'un mobile causé par une source d'énergie appelée force. Je n'insisterai pas plus sur la **physiologie** humaine si ce n'est pour souligner que le dérangement opéré dans la sensation place le sujet vivant au carrefour de l'autonomie et l'hétéronomie : le milieu influence l'individu dans son ordre interne. Au stade du vivant, l'autre est considéré comme celui qui apporte un enrichissement, ou comme celui qui cherche à détruire. Toutefois, ici le dérangement est régi entièrement par le déterminisme de lois objectives.

5. A la jonction du déterminisme et de la liberté, et du concept et de la notion, le **dérangement mental** est riche de sens.

A. Dans l'ambiguïté de l'expression elle-même. Les thèses de l'anti-psychiatrie révèlent la difficulté du problème. Qui est dérangé ? Est-ce un individu s'opposant ainsi à un groupe qui, lui, est normal ? Est-ce un individu, cellule dérangée au sein d'une société non moins dérangée ? Est-ce la société ? Quels intérêts le Tout a-t-il de fixer les limites du normal et de l'anormal ? A qui revient vraiment le droit de décider où placer les normes de l'ordre dans lequel il faut se ranger ? Ces questions ne nous dérangent-elles pas ?

B. Le dérangement, d'un point de vue mental, peut prendre la direction du développement. Ce dernier peut se définir comme la suite des changements de l'être humain durant sa vie. Les études de Piaget ont renouvelé la manière de concevoir le développement mental qui apparaît « en son organisation progressive, comme une adaptation toujours plus précise à la réalité ». (*Six études de psychologie*, Bibliothèque Médiations, no 27, p. 15.) Cette adaptation, dont les étapes sont nombreuses, se réalise par la recherche de l'équilibre des assimilations et des accommodations vers lesquelles tendent tous nos besoins. En effet, le moi recherche : « 1. à incorporer les choses et les personnes à l'activité propre du sujet, donc à " assimiler " le monde extérieur aux structures déjà construites et 2. à réajuster celles-ci en fonction des transformations subies donc à les " accommoder " aux objets externes. » (id. p. 14.) La dialectique moi-autre est vitale pour l'homme : le non-moi permet au moi d'être moi.

6. L'existence d'un non-moi privilégié, parce qu'également en quête de liberté, pose un problème éthique. **Autrui dérange**. Non seulement ses actes ou ses paroles, mais encore son regard, sa manière d'être, son existence elle-même mettent en question mes paroles, mes actes, mon regard, mon existence.

Le processus vu auparavant demeure : ordre primitif — excitation — ordre nouveau. Il est cependant rendu plus complexe par les personnalités du dérangeant et du dérangé, à un point tel qu'une classification rigoureuse des différents genres de dérangement devient impossible. Cette impuissance de la raison révèle l'interrelation des répercussions du physique sur le psychisme, du cognitif sur l'affectif et de l'inconscient sur le conscient. L'expérience nous montre qu'un déménagement représente davantage qu'un simple déplacement dans l'espace, que la contestation, même très théorique d'une idée, modifie la recherche affective d'un équilibre, etc. Exception faite pour le cas de certains dérangements purement mécaniques, l'être dérangé est intégralement en jeu.

7. Par-delà le fait et la valeur du dérangement, et à cause du retentissement de l'excitation sur toutes les zones constitutives du moi, les réactions de ce dernier sont multiples et, au fond, personnalisées. Autrui est l'excitant. Face à lui je suis celui qui est dérangé. L'attitude du moi par rapport à l'autre traduit ma réceptivité à son égard. Vais-je le considérer ou le déconsidérer ? Ma manière de réagir dépend en réalité du préavis de la perception que j'ai de lui.

L'être dérangé ne peut totalement s'enfuir ou se refuser au dérangeant. La possibilité existe toutefois de prendre une sortie de secours, de **se fermer** à ce qu'autrui est vraiment, en gauchissant la signification de son incidence : autrui veut mon échec, ma ruine, il apparaît comme destructeur et subversif, c'est-à-dire comme celui qui veut instaurer un rang nouveau. Mais je ne veux pas changer. Pourquoi me déranger ? Je suis bien. L'autre est réduit à une quantité négligeable ou dangereuse. Je n'ai pas le temps. Je suis un homme sérieux et très occupé. Je ne peux me préoccuper d'autrui. L'autruche, elle non plus, n'entend rien. Ni les injures, ni les invitations, ni les cris d'angoisse, ni les déclarations d'amour. Peut-être parce qu'elle a peur.

8. Autrui peut aussi être autrui, quelqu'un qui me veut du bien, qui m'aime ou du moins qui aimerait aimer. Une telle tendance ne va certes pas de soi. La modification de mon angle de vision interpersonnelle se confond d'ailleurs avec le progrès éthique.

Le premier moment éthique consiste dans l'acception d'être dérangé. En effet, **s'ouvrir** à autrui représente le seul moyen de lier avec lui des relations sensibles, intellectuelles et affectives qui tendent vers la transparence. Ses préoccupations auxquelles je m'ouvre, ses aspirations que je comprends, ses idées qui me renouvellent, sa sensibilité, ses actes, tout ce par quoi il essaie de s'exprimer, révèle sa personne. Grandir implique le passage de l'égoïsme à l'oblativité. Cette évolution se traduit pratiquement dans la révolution de mon écoute de l'autre : non plus le travers de ses actes, mais son être à travers ses actes.

Le grand danger restera toujours dans la déformation de mon image du dérangeant. L'objectivité nécessite une attention toute spéciale pour ne pas projeter sur lui mes structures mentales inconscientes, ainsi qu'une qualité de silence qui lui permette de s'exprimer dans la liberté.

Dans le domaine interpersonnel, la réciprocité s'exerce toujours dans la discrétion, mais avec non moins d'efficacité. Accepter d'être dérangé par l'autre est peut-être le meilleur moyen de le déranger.

9. Que dire au terme de cette brève phénoménologie du dérangement ? Trois remarques :

A. L'inquiétude dont autrui est la source revêt un double sens selon sa situation. L'homme est soit un loup pour l'homme, soit un frère. Il fait peur ou il invite en posant question sinon problème.

B. Le dérangement existentiel fonde toute éthique car seul il permet le renouvellement. La grande question de la métaphysique, qui suis-je ?, ne peut être approchée que par celle toute solidaire de l'éthique, qui est l'autre ?

C. Deux étapes sont indispensables pour qu'une notion soit comprise en profondeur. D'abord un effort d'analyse, ensuite une vérification jamais terminée de ce que l'on pense par ce que l'on fait. L'homme ne s'approprie réellement une notion que lorsqu'elle s'incarne dans l'action pour l'animer dans sa motivation et dans sa finalité.

Yves Crettaz